

le changer, on a soin d'en prévenir le public. Cette audience se tient à Lisbonne, dans un des palais royaux, où le prince se rend souvent dès la veille. Les portes s'ouvrent indistinctement à tout le monde. Quelques gardes sont postés à l'entrée, non pour repousser qui que ce soit, mais pour mettre un peu d'ordre parmi le nombreux concours des pétitionnaires. Le prince, accompagné d'un secrétaire d'état, d'un chambellan et de quelques autres officiers de sa maison, reçoit toutes les requêtes qu'on lui présente, écoute avec attention toutes les plaintes, toutes les demandes des pétitionnaires; console les uns, anime les autres, donne à tous des espérances, des promesses, des encouragemens. La trivialité de leurs

manières, la familiarité de leur langage, les redites des uns, la prolixité des autres, rien ne le rebute. Il semble oublier qu'il est leur maître, pour se souvenir qu'il est leur père. Un air de bonté répandu sur sa personne et dans ses discours, tempère l'éclat du trône, donne de la hardiesse aux plus timides, et rassure ceux qui se déconcertent.

L'audience finie, le prince se retire. Mais en sortant du palais, il trouve cette humble classe de sujets, qui n'a à se plaindre que de la fortune, et qui ne demande rien, parce qu'elle auroit tout à demander; ce sont les fils de l'indigence qui se précipitent à ses pieds, en pressant ses genoux, en baisant ses mains. Il les accueille avec indulgence, se prête en

souriant à cette effusion de leur amour, leur fait distribuer quelques secours par un aumônier qui le suit, et remonte dans sa voiture, couvert des bénédictions de son peuple, et suivi de ses vœux les plus ardens. Si quelques soldats à cheval précèdent son carrosse, ce n'est pas pour vieller à la sûreté de sa personne. Qu'a-t-il à craindre au milieu de ses enfans ? C'est pour faire ranger les voitures, et écarter tous les embarras qui pourroient obstruer le chemin.

Depuis bien des années, une sorte de fatalité prive le Portugal du gouvernement immédiat de son souverain. Le roi Joseph I^{er}, qui termina sa carrière en 1777, tomba tout-à-coup dans un affoiblissement de toutes ses facultés qui le mit hors

d'état de vaquer aux travaux de l'administration. La reine son épouse étoit à la tête des affaires. Elle-même éprouva dans ses organes un dérangement tel qu'elle eut besoin des secours du docteur anglais Willis. Elle reprit l'usage de la raison , mais quelques années après retomba dans une situation telle qu'il fallut remettre les rênes de l'état entre les mains de son fils, le prince du Brésil.

Les événemens de 1806 forcèrent la famille royale à s'exiler pour le nouveau monde. Rien ne l'empêche plus de revenir en Europe ; mais le prince régent animé d'une piété filiale qu'on ne sauroit trop louer , ne veut ni abandonner sa mère , ni l'exposer à son âge aux dangers d'une nouvelle traversée.

M O E U R S

DES ANCIENS PORTUGAIS.

APERÇU DE LEURS ÉTABLISSEMENS
COMMERCIAUX.

LES montagnes d'Estrella sont la partie du Portugal où les mœurs antiques se sont le plus fidèlement conservées. Les filles vivent dans un isolement, dans une espèce de clôture qui rappelle le *gynécée* des femmes de Sparte, ou le harem des Musulmanes.

En effet, les filles même de simples paysans, ont dans la maison paternelle une habitation séparée; elles ne mangent point avec leurs parens,

et celles des gens aisés n'ont que des femmes pour les servir.

Il est cependant des fêtes solennelles, des repas de famille où l'on admet les étrangers; les filles alors n'en sont point exclues, mais elles doivent observer un rigoureux silence. Les femmes mariées ont seules droit de se mêler à la conversation, et chantent au dessert des chansons amoureuses, mais non grivoises. Ce sont des pièces pastorales qui ont le ton douloureux de l'élégie.

Les chants brasiens (ou du Brésil) sont plus gais et plus variés; on y reconnoît les mœurs d'un peuple inspiré par la seule nature, et qui connoît peu les contraintes qu'impose la société.

A Lisbonne et dans ses environs la

société ressemble mieux à ce qu'elle est dans le reste de l'Europe. Les promenades surtout sont fort gaies. Il est vrai qu'on ne les fait pas en plein jour : ce seroit moins un amusement qu'un supplice dans un climat aussi chaud ; mais on se promène après le soleil couché. Lorsque l'on passe devant les images de Vierge ou de Saints, qui sont multipliées dans les campagnes, on s'arrête pour faire une courte prière, mais on peut s'abandonner ensuite à la joie la plus folle.

Peu de peuples ont porté le commerce plus loin que les Portugais, et ont déployé de plus nobles efforts dans des entreprises regardées à ces époques anciennes comme le comble de la témérité.

Vasco de Gama leur ouvrit la route

des Indes , cinq années après que Christophe Colomb l'eut cherchée par une route différente, et qu'au lieu de rencontrer selon ses désirs et ses calculs un prolongement de la terre ferme de l'Inde , il eut abordé aux Antilles, et dans un autre voyage, près des rives de l'Orénoque.

Bientôt la persévérance des Portugais mit à leur disposition toutes les richesses du golfe Persique, de l'Arabie, des états du Mogol, des côtes de l'Inde, du Japon et de la Chine. Leurs navigateurs découvrirent le Brésil et s'en emparèrent.

Le centre de leur commerce des Indes orientales étoit à Goa; des flottes nombreuses étoient expédiées à Lisbonne, et de là répandoient dans toute l'Europe les productions

précieuses dont notre continent fut toujours si avide.

Cette supériorité commerciale changea lorsque l'Espagne se fut emparée du Portugal. L'ancienne Lusitanie n'étant plus regardée que comme une petite province de la péninsule, on la négligea, on découragea ses habitans qui dans les principaux emplois furent remplacés par des Espagnols. Les colonies originaires portugaises furent défendues avec moins de zèle, et ce furent ces possessions que les Hollandais conquièrent avec le plus de facilité soit par la force ouverte, soit par leurs intrigues.

Ce ne fut qu'après avoir subi soixante ans la domination espagnole que les Portugais recouvrant leurs droits, rentrèrent en possession du Brésil,

mais leur commerce dans les grandes Indes ne put se rétablir.

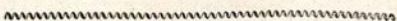
Tous ces vastes domaines se réduisent aujourd'hui à la ville de Goa, sur la côte de Malabar, à la ville de Diu et à d'autres petits comptoirs.

La nation portugaise a conservé cependant un avantage unique ; elle possède à Macao, à l'embouchure de la rivière de Canton, un établissement superbe que les Chinois ont respecté, malgré les intrigues de quelques cours européennes.

Les possessions des Portugais en Afrique, savoir à Mazagan dans le royaume de Maroc, à Malaguette, à Quiloa, au Monomotapa, à Mélinde, etc., ne sont point dans un état florissant. Aussi de tels établissemens, sont à charge au trésor public, bien loin de lui être profitables.

Les tributs que quinze princes africains paient au souverain de Portugal, peuvent flatter sa vanité, mais ne compensent pas à beaucoup près les énormes dépenses que coûte l'entretien des places fortes.

Quant au Brésil, c'est le plus beau fleuron de la couronne de Portugal, ou plutôt il ne seroit pas impossible que dans la suite des temps cette vaste contrée de l'Amérique méridionale, ne devînt le centre de la monarchie portugaise. Alors on verroit par une étonnante métamorphose le territoire européen du Portugal n'être plus que le comptoir commercial du Brésil, pour donner en Europe de l'écoulement à ses productions et à ses denrées.



CARACTÈRE
DÈS PORTUGAIS.

LES habitans du Portugal sont en général d'un teint basané. Cette teinte rembrunie, paroît être autant l'effet de leur climat que du mélange continuél des hommes de la basse classe du peuple avec les noirs et les métis. Les nobles contractant fort peu d'alliance avec les autres castes sont d'un sang très-beau. On peut donc en Portugal, comme au Pérou, au Mexique et au Brésil, juger du rang d'un homme à sa couleur.

Nous allons successivement examiner le caractère de la noblesse et celui de la bourgeoisie.

NOBLESSE.

LA véritable noblesse portugaise est peu nombreuse. Une grande partie des membres dont elle se compose est issue d'enfans naturels de la maison royale. Le reste consiste en anciens nobles, on en ennoblis, ou plutôt en riches particuliers qui ont obtenu des certificats de noblesse.

La haute noblesse se compose des nobles titrés, *titulados*; on donne le nom de *fidalgos* (1) aux simples gentilshommes.

La première classe comptoit en

(1) Cette dénomination correspond au terme espagnol *hidalgo*.

1805, selon l'almanach de cette même année, soixante-cinq familles titrées (*casas titulares*), savoir deux ducs, vingt-un marquis, vingt-neuf comtes, sept vicomtes et six barons.

Il existe une distinction considérable entre la noblesse espagnole et la noblesse portugaise. Les *Hidalgos* espagnols ont tous le droit de faire précéder leur nom de baptême du mot *don* qui signifie seigneur. En Portugal cette marque d'honneur n'appartient qu'aux nobles titrés; les simples *fidalgos* ne sauroient prendre le *don*, sans l'autorisation formelle du souverain. Le roi confère aussi les titres à sa volonté; il perpétue ordinairement la même distinction dans la famille, mais cette transmission n'a pas lieu de plein droit.

Il y a aussi en Portugal des ennoblis , que l'on appelle *cavalleiros fidalgos*. Mais cette distinction , qu'on achète à prix d'argent , ne les fait point passer pour véritablement nobles.

Les grandes fortunes sont rares en Portugal , parce que les seigneurs sont obligés à d'énormes dépenses. Il faut qu'ils vivent à la cour , et entretiennent un nombre de domestiques peu proportionné avec leurs moyens. La plupart des grandes familles seroient ruinées , si elles ne s'allioient , par les femmes , avec la riche bourgeoisie. Un seigneur portugais jouissant d'un revenu de cent à cent-cinquante mille francs , passe pour immensément riche. Le roi est obligé de faire des pensions à une foule de gentilshommes.

Ceux qui sont devenus pauvres ou infirmes au service de la cour, reçoivent la décoration et la pension de l'ordre du Christ, et sont reçus dans une maison de retraite à Belem.

Les cadets réduits à une légitime très-mince, embrassent la carrière des armes, ou se dévouent à la profession ecclésiastique, dans l'espérance fondée d'obtenir des bénéfices considérables.

En effet, le clergé portugais possédant des biens considérables, les riches bénéficiers sont très-nombreux. Ils trouvent dans leurs revenus d'amples moyens de soutenir la dignité de leur rang, et quelquefois de relever la fortune de leur famille, que l'inconduite des aînés ou des revers inattendus ont dérangée.

Avant le ministère de M. de Pombal, la noblesse étoit d'une insolence extrême; la plupart des jeunes fidalgos, livrés à une vie dissipée, s'amusoient pendant la nuit à tirer l'épée contre les patrouilles qui vouloient réprimer leurs excès. Le frère même du roi encourageoit cette conduite peu honorable par sa connivence.

Presque toutes les nuits étoient signalées par des rencontres terribles entre ces étourdis et les gardes de la police. Quelquefois même ils commettoient en plein jour les actions les plus atroces. En voici un exemple qui date de peu d'années.

Deux fidalgos, passant dans leur voiture, rencontrèrent un corrégidor qui étoit aussi dans la sienne.



C'étoit un vieillard qui, ayant la vue très-basse, n'aperçut pas les fildagos, et passa sans les saluer. Ceux-ci s'en offensèrent, descendirent de voiture pour maltraiter le vieillard; et sur quelques représentations qu'il crut pouvoir leur faire, l'un d'eux lui *passa son épée au travers du corps.*

Le meurtrier et son complice se réfugièrent chez l'ambassadeur de France, qui leur fournit les moyens de s'embarquer; mais peu de temps après, ils obtinrent leur grace sur un faux exposé des faits, et se montrèrent publiquement.

Sous le ministère de Pombal, une grande partie de la noblesse portugaise ne pouvant supporter l'élévation du favori qui étoit d'une origine obscure, mais que l'on prétendoit

être d'extraction juive , afin de le rendre odieux au peuple , conspira contre les jours du roi.

Le duc d'Aveiro étoit à la tête de cette conjuration , qui comptoit plus de cent-cinquante initiés.

On saisit le moment où le roi se rendoit chez sa maîtresse , la marquise de Tavora. Les conjurés , parmi lesquels figuroient les parens de cette dame , se divisèrent sur le chemin par lequel le prince devoit passer. La calèche du roi étoit attelée de deux mules , conduites par un postillon ; il avoit son valet-de-chambre à côté de lui. Plusieurs coups de fusil partirent à-la-fois et atteignirent le prince à l'épaule en trois endroits différens ; il auroit été tué à la seconde décharge , si le valet-de-chambre n'avoit eu la

présence d'esprit de rouler le roi au fond de la voiture , et de le couvrir de son corps.

Le duc d'Aveiro tira lui-même sur le postillon , mais sa carabine fit faux feu. Le postillon intrépide , rebroussa chemin vers le palais , en suivant une route différente.

Le peuple alarmé se pressa autour de la voiture du roi. Pour appaiser les esprits , on prétendit que la calèche avoit seulement versé , et que le roi n'avoit éprouvé qu'une légère contusion. Le duc d'Aveiro voyant son coup manqué , changea de rôle , et demanda la permission de poursuivre les assassins. Pombal lui dit de se tenir tranquille ; feignant de croire à la sincérité de son zèle , il lui fit de fausses confidences , et lui per-

suada qu'il ne s'élevoit pas le moindre soupçon contre lui.

Six mois se passèrent sans que le public sût à quoi s'en tenir sur la conjuration. Mais enfin, Pombal instruit de tout par la révélation d'un domestique, prit ses mesures pour que les conjurés fussent arrêtés sans résistance.

Le mariage d'une fille du ministre avec le comte de Zampayo, fut l'occasion que saisit Pombal pour éclater.

Le jour même de la noce il fit entrer secrètement, à Lisbonne, dix bataillons d'infanterie et beaucoup de cavalerie. Il y avoit deux grands bals; l'un au palais de Belem, et l'autre dans une salle que les Anglais ont fait bâtir et où se rendit tout ce qu'il y avoit de distingué dans la ville.

Tous les conjurés y furent arrêtés à la même heure. Leur procès fut instruit en huit jours de temps.

Le duc d'Aveiro fut écartelé, les autres furent décapités ou brûlés; la vieille marquise de Tavora, femme impérieuse et violente, mourut avec un courage héroïque, ainsi que son second fils, âgé de dix ans; elle donna elle-même au bourreau le signal de frapper, après s'être bandé les yeux.

Son mari, prêt à subir le même supplice, lui reprocha d'avoir entraîné sa famille dans cet exécration projet. La marquise répondit que ce n'étoit pas le moment de lui faire des reproches, qu'il devoit soutenir son malheur avec le même courage qu'elle.

Le duc d'Aveiro, mal fait d'esprit et de corps, ombrageux, cruel et

détesté à la cour , mourut comme un lâche.

Les corps des conjurés furent jetés dans la mer.

Le palais du duc d'Aveiro fut rasé ; on y sema du sel , et on y éleva une colonne avec une inscription infamante.

La majeure partie de la noblesse compromise dans cette intrigue , fut jetée en prison , et n'en sortit qu'à la mort de Joseph I^{er}.

Ce fut à cette occasion que les Jésuites , soupçonnés de n'avoir pas été étrangers à cet attentat , furent chassés du royaume. Quelques-uns furent , dit-on , exécutés dans les prisons. Quant au P. Malagrida , n'ayant pu trouver contre lui de preuves qu'il eût trempé dans le complot, on

le déféra au Saint-Office , comme hérétique. Il fut brûlé vif , non comme régicide , mais pour avoir soutenu , dans un de ses bizarres écrits , que la *Vierge Marie avoit parlé latin dans le ventre de sainte Anne.*

Les nobles portugais se montrent volontiers avec l'ancien costume national. C'est une cape ou manteau qui dérive de l'ancienne toge romaine. On porte cet habillement en toute saison ; il garantit également du froid et de l'extrême chaleur.

Il y a au surplus une si grande uniformité dans les habillemens de ce pays , que les chapeaux à trois cornes n'y sont point une distinction particulière. On les voit sur la tête du mendiant comme sur celle des gentilshommes.

Pendant les dernières campagnes on attachoit à son chapeau des devises, afin de signaler son attachement à la cause de la maison de Bragance, et la haine universelle contre le chef du gouvernement français.

En habit de cérémonie on porte l'épée au côté. Il existe des lois somptuaires contre la broderie et les galons d'or. Mais on prodigue dans les parures les diamans et surtout les topazes du Brésil.

On prétend que le prix des diamans diminueroit beaucoup, si l'on donnoit aux mines du Brésil toute l'exploitation dont elles paroissent susceptibles.

Une ordonnance royale a fixé le poids et la grosseur des diamans qui peuvent être mis dans le commerce.

Les dames portugaises sont généralement jolies. Elles ont des traits réguliers, des yeux noirs pleins d'expression et un teint d'une blancheur extrême.

Les femmes des hautes classes suivent les modes anglaises ou françaises. Celles du second ordre se coiffent avec un mouchoir, et se couvrent de la mantille.

Il n'y a guères plus de vingt ans qu'aucune femme de Lisbonne, quel que fût son rang, n'auroit pas osé sortir à pied, même au cœur de l'été, sans être enveloppée d'une large redingotte de drap ou de flanelle, et sans avoir la tête couverte d'un mouchoir de mousseline ou de linon, dont les bouts venoient s'attacher sous le menton, ou se croiser sur la poitrine.

La grande affluence des étrangers que le commerce conduit à Lisbonne a changé cette mode.

Avant le tremblement de terre de 1755, il existoit une méthode fort singulière. Si une dame alloit à l'église avec sa fille et sa servante, elles marchaient toutes trois à la file. Le mari étoit-il de la partie ? il marchoit devant sa femme, et ses fils le précédoient dans le même ordre. On a renoncé à cette marche compassée. Les femmes, tant soit peu distinguées par leur état ou par leurs richesses ne sortent guères qu'en voiture. Quand elles vont à pied, ce qui est fort rare, à cause de la malpropreté des rues, elles ne sont jamais seules. Un ou plusieurs laquais les accompagnent.

Les femmes même des classes infé-

rieures se font accompagner par leur servante, une parente, ou quelque vieille femme.

Il est rare toutefois que l'on fasse usage de voitures à quatre roues, on se sert plus communément de voitures à deux roues. Les gens de qualité vont à cheval, et leurs valets les suivent, montés sur des mules.

BOURGEOISIE.

OLTAIRE a dit fort plaisamment que les femmes du midi ont du vif-argent dans leurs veines, tandis que chez les femmes du nord, c'est du lait qui y circule.

Les femmes portugaises sont en effet d'une extrême vivacité. Elles ont beaucoup de physionomie, une chevelure superbe, des dents très-blanches, une belle gorge, des pieds petits et bien faits. Plus affables, plus confiantes que les Castillannes, elles ressemblent davantage aux Biscayennes.

L'auteur du Manuel géographique du Portugal donne la supériorité à la noblesse d'Espagne sur celle de ce pays, et fait en revanche l'éloge du menu peuple de Lisbonne.

« Les manières aisées, polies et gaies du bas peuple, préviennent plus l'étranger qu'en Espagne, mais dès qu'on fréquente les personnes de distinction, on juge les Portugais très-différemment. Ils sont tous grands parleurs, mais les gens de condition cachent ordinairement un cœur faux sous les dehors les plus trompeurs. Ils sont autant au-dessous des Espagnols de leur classe, que le bas peuple du Portugal est au-dessus de ses voisins.

« Le défaut de connoissances et de goût dans les arts; un gouvernement qui n'a jamais su tirer parti des senti-

mens généreux; l'intimité habituelle avec la nation anglaise, fière de sa supériorité, la décadence de la littérature et des sciences dans ce pays, voilà les causes qui, en comparaison des autres nations, mettent les nobles portugais à quelques exceptions près, au dernier rang de leur espèce ».

Parmi la classe bourgeoise, les officiers et employés dans les bureaux du gouvernement, les jurisconsultes et les médecins, se distinguent par leur urbanité et leur instruction. Les négocians portugais sont renommés par leur probité sévère, et leur attachement scrupuleux à remplir leurs engagements.

Il est vrai que les gens de la basse classe ne sauroient être jugés d'une

manière aussi favorable, du moins dans la capitale.

On trouve ici comme ailleurs de ces hommes qui sont le rebut de toutes les nations, que leurs mœurs dépravées portent aux vols et même à de lâches assassinats.

POLICE DE LISBONNE.

LES délits étoient beaucoup plus communs autrefois qu'ils ne le sont à présent, parce que la ville étoit fort mal éclairée pendant la nuit.

Avant 1802, dès que le crépuscule du soir avoit cessé, les rues de Lisbonne étoient tout-à-coup ensevelies dans l'obscurité la plus profonde. Les chiens errans, les voleurs y causoient des désordres de toute espèce. Les aventures galantes devenoient aussi l'occasion de combats ou de meurtres.

Quelques lampes solitaires allumées par la piété des particuliers de-

vant l'image ou la niche d'une Vierge, perçoient à peine et de loin en loin l'épaisseur des ténèbres. Ces foibles lumières ne servoient peut-être qu'à indiquer la capitale d'un peuple chrétien et civilisé, sans guider avec certitude les pas des voyageurs.

Les excès ayant été enfin portés à leur comble, le gouvernement de Lisbonne qui venoit de conclure en 1802 une paix précaire avec l'Espagne et la France, voulut remédier à un long oubli, et suivre l'exemple de toutes les grandes villes européennes.

On numérotâ les portes de toutes les maisons ; on inscrivit pour la première fois le nom des rues à leurs encoignures ; on y plaça des réverbères de distance en distance. Enfin une garde de police, vigilante et bien

disciplinée, dont les postes sont judicieusement distribués, assura sur tous les points la tranquillité publique. Dès-lors on put reposer en paix dans sa maison, et circuler à toute heure de la nuit, dans tous les quartiers de la ville, sans crainte d'accidens.

Les réverbères de Lisbonne ont à peu de chose près la forme de ceux de Paris. Cependant ils sont carrés et non hexagones. On place dans l'intérieur une lampe à plusieurs mèches. Derrière chacune est une plaque de métal concave et parfaitement étamée, qui concentre les rayons de lumière, et les réfléchit au loin avec un grand éclat.

« Quoique les réverbères, dit un voyageur anglais, soient à Lisbonne proportionnellement beaucoup moins

nombreux que les lampes ne le sont à Londres, la première de ces villes est cependant infiniment mieux éclairée que la seconde. Rien de plus ingénieux et en même-temps rien de plus simple que la manière dont ces réverbères sont suspendus. Le service est aussi prompt que facile. L'homme qui en est chargé peut nettoyer les réverbères, y mettre de l'huile et les allumer à son aise, sans échelle, sans aucuns de ces attirails qu'on voit à Londres, et qui sont quelquefois aussi dangereux pour l'allumeur de réverbère, qu'incommodes pour les passans ».

On peut conclure de cet aveu la supériorité de l'éclairage de Paris sur celui de Londres, puisque c'est exactement notre méthode que les Portugais ont adoptée.

M O E U R S

D E S G E N S D U P E U P L E .

DANS les petites villes, particulièrement au nord du royaume, on aime à retrouver cette aimable politesse, cette douce hospitalité qui distinguent la nation portugaise. Les mœurs sont pures; la sobriété préside à tous les repas.

L'ignorance, la superstition sont en général les plus grands défauts que l'on puisse reprocher aux habitans du Portugal, mais elles ne les conduisent à aucun excès coupable. Depuis long-temps, l'inquisition n'existoit



plus que de nom, et ses bûchers étoient pour jamais éteints.

Les Portugais au surplus détestent cordialement les Espagnols qui le leur rendent bien. Les Galiciens sont de tous les habitans des provinces espagnoles les seuls qui puissent vivre en bonne intelligence avec les Portugais de la basse classe, attendu une sorte d'identité de mœurs, et les services réciproques qu'ils se rendent.

Quoique les Portugais aient peu de vocation en général pour le métier des armes, les élégans du menu-peuple aiment à se donner une tournure militaire. Ils ont soin de se coiffer d'un chapeau à trois pointes, semblable à celui que portent les officiers.

Le manteau dont ils s'enveloppent

en toute saison ne ressemble pas du tout à celui des Espagnols. C'est une large redingotte à manches; mais ils n'y passent point les bras, et l'arrangent en travers sur l'épaule, comme une couverture.

Il n'y a pas long-temps que les personnes de presque toutes les classes avoient ce genre d'habillement; mais il a fait place en hiver au carrick dont les Anglais ont donné l'exemple. En été, l'on se contente d'un simple frac.

Les gens du peuple seuls conservent fidèlement la redingotte dont nous venons de parler. Ils y trouvent, même dans la belle saison, l'avantage de se préserver des transitions subites du froid au chaud; transitions d'où il résulte des inflammations de poi-

trine extrêmement dangereuses. Un autre motif plus impérieux peut-être les empêcheroit d'y renoncer. A l'aide de ce vêtement les artisans cachent leurs ustensiles ou les provisions destinées à leur famille.

Un préjugé bien ridicule les empêche de laisser voir ces objets, sous peine de rougir aux yeux mêmes de leurs égaux.

Un grand nombre d'entr'eux sont rongés de vermine sous ces lourds vêtemens.

Le voyageur anglais Twiss fut témoin en ce genre de choses presque incroyables.

« Deux hommes assis dans la rue, avoient chacun un singe sur leurs épaules. Ces animaux leur ôtoient avec une adresse extrême, la vermine de la tête.

« Il y a en Portugal, continue cet écrivain, des hommes qui dressent les singes à ce singulier genre d'industrie. Ils se font payer un sou de louage, pour cette dégoûtante opération, et grace à la saleté des Portugais, ils tirent un grand profit de la dextérité de leurs animaux ».

La plupart des Portugais, à quelque classe qu'ils appartiennent, ne sortent guères sans avoir une cigarette à la bouche. La fumée du tabac passe pour un excellent préservatif contre le mauvais air.

~~~~~

BATELIERS ET MARCHANDES  
DE POISSONS.

---

**L**ES bateliers de Lisbonne forment une classe distincte, qui a un caractère tout particulier. Ils sont en grand nombre, attendu qu'il n'y a point de pont sur le fleuve, et que les bateaux seuls donnent la facilité de communiquer d'une rive du Tage à l'autre.

On voit sur les bords des quais une multitude de barques décorées avec plus ou moins d'élégance, et qui sont toujours prêtes à conduire les passagers partout où ils le dési-

rent, moyennant une rétribution modique.

Presque toujours les conducteurs de ces légers esquifs sont originaires de la province des Algarves, celle de tout le royaume qui fournit les meilleurs gens de mer. Les rameurs des yachts et autres bateaux de plaisance de la famille royale sont toujours choisis parmi les Algarviens. Ces hommes sont actifs, laborieux, intelligens et d'une grande économie; on ne les voit jamais consumer entièrement dans les cabarets le produit de leurs travaux. Ils ont l'esprit très-vif, la conversation animée, et font excuser leur babil par des saillies quelquefois très-ingénieuses.

Très-dévôts envers saint Antoine, les marins portugais l'invoquent avec

ferveur dans toutes les occasions périlleuses , par exemple , lorsque leur barque est entraînée avec trop de rapidité par le courant du fleuve.

Si leurs vœux ne sont pas assez promptement secondés , leur dévotion se change en fureur , et ils jettent l'image du saint dans la rivière.

Les bateliers du Tage ont d'ordinaire les jambes et les pieds nus , la tête couverte d'un méchant chapeau. Il est rare qu'ils passent les bras dans les manches de leur veste ; ils préfèrent jeter négligemment ce vêtement sur leurs épaules.

Quand la chaloupe d'un navire est empêchée par le peu de profondeur des eaux , à la basse marée , d'aborder le long du quai , les passagers font ce court trajet sur le dos des

bateliers, qui marchent dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Ceux-ci ôtant leur veste, saisissent lestement hommes, enfans ou femmes, et les transportent en un clin-d'œil sur la terre.

Les femmes de ces mariniers font assez souvent le métier de marchandes de poisson.

Il n'en est pas ici comme en Espagne, où la rareté du poisson rend l'observation rigide du carême fort difficile. La baie spacieuse que forme le Tage vis-à-vis de Lisbonne, et les côtes qui avoisinent l'embouchure de ce beau fleuve, sont extrêmement poissonneuses. On y pêche avec abondance de quoi subvenir à la consommation de cette ville et même d'une partie du royaume.

Le saumon seul est rare, parce

qu'il n'entre point dans le Tage, et ne se trouve guères que dans le Minho. Cette rareté même le fait rechercher sur la table des riches particuliers de Lisbonne.

Tous les matins une multitude de bateaux pêcheurs arrivent à la file sur la cale neuve du marché au poisson, appelée *Ribeira nova*. Un grand nombre de commis assistent au débarquement, et tiennent un inventaire exact de la cargaison, afin de percevoir les droits établis sur le poisson frais. Cette taxe ne se paye point en argent, mais en nature. On dit qu'elle s'élève à plus de 45 pour cent.

Ce mode d'imposition est cause que le poisson se maintient toujours à bon marché, parce que les prépo-

sés du fisc en ayant toujours à vendre une quantité énorme, il ne sauroit s'établir de ligue entre les marchands.

Les sardines sont une des espèces les plus communes dans le Tage. Elles ne s'y montrent à la vérité que pendant huit mois de l'année, parce que ce sont, comme les harengs et les maquereaux, des poissons voyageurs.

Tels sont le bas prix et l'abondance des sardines, que pendant la saison de cette pêche, le même peuple ne vit presque pas d'autre chose. Une grande quantité de femmes gagnent leur vie à les faire griller.

Ces femmes se placent d'ordinaire à la porte d'un cabaret, avec leur ustensiles, qui consistent en un fourneau de terre cuite et une large plaque de fer carrée, percée de plu-

sieurs trous. Une légère torréfaction suffit pour rendre ces poissons bons à manger.

Quelquefois elles les font frire dans une huile rance, dont l'odeur très-forte chatouille moins agréablement l'odorat des passans que le palais des consommateurs. Ceux-ci, qui sont ordinairement des matelots et des portefaix, font leur provision complète avant d'entrer au cabaret, où ils ne vont pas, comme ailleurs, pour le seul plaisir de boire. Les rôtisseuses de sardines ne leur vendent pas seulement du poisson, mais du pain.

---



## BOULANGÈRES PORTUGAISES.

LES boulangers établis à Lisbonne ne pouvant pas suffire aux besoins journaliers de cette grande ville, ou plutôt ne pouvant à raison des frais plus considérables auxquels ils sont assujétis, le livrer à un prix assez modique, les gens du peuple s'approvisionnent au marché de la place saint Paul.

Le pain est souvent transporté dans de larges caisses de bois montées sur un lourd chariot du pays. Quelquefois les boulangères sont montés sur un cheval, ou un mulet qui porte de chaque côté des paniers de sparterie

terminés en pointe dans leur partie inférieure. Ces corbeilles sont remplies de petits pains ronds.

Le prix du pain est fixé chaque semaine par l'autorité municipale sur le rapport des administrateurs du grenier à blé.

Le prix varie selon le plus ou moins d'élévation du taux du blé, d'après les mercuriales de la semaine.

On a imaginé un moyen ingénieux d'empêcher le bas peuple de s'apercevoir de ces variations. Il y a une espèce particulière de pain dont le prix ne change jamais. Il est de vingt *reis* pour les pains entiers, de dix *reis* pour les pains d'un volume moitié moindre (1); mais la grosseur des

---

(1) Le *reis* est une très-petite monnaie

pains est variable, et la police tient sévèrement la main à ce que la mesure soit bien observée.

Quant au pain d'une qualité supérieure et de fine-fleur de froment que l'on appelle à Lisbonne comme à Londres, *pain français*, le poids et le prix n'en sont déterminés par aucun règlement. C'est aux particuliers à s'arranger de gré à gré avec les boulangers, pour cet objet véritablement de luxe.

---

idéale qui vaut un peu plus d'un demi-centime. Voy. plus loin le chapitre des finances.

---

## AMEUBLEMENTS.

## ESTEROS ET PAILLASSONS.

---

**L**ES meubles des appartemens, à Lisbonne même sont d'une simplicité excessive. Il est fort peu de maisons de grands seigneurs ou de riches commerçans où le goût de l'ameublement français ou anglais se soit introduit.

Quoique les bois des lits soient assez élégamment décorés, il n'y a point de lits de plumes, souvent point de matelas, et l'on couche de préférence sur une paille grossière.

Les parquets des appartemens, grace à la douceur du climat, ne sont

jamais couverts de tapis de laine. On les remplace par des nattes de jonc, appelées *esteras*, et fabriquées à Lisbonne. Ce sont des tissus dont la chaîne est formée de gros fils enduits avec de la cire jaune. La trame consiste en joncs très-fins, et de différentes couleurs qui par leur mélange présentent des dessins agréables.

Ces tapis durent long-temps et sont peu coûteux. Ils donnent aux appartemens un air d'élégance et de propreté agréable à l'œil. Ces sortes de tapis font très-bien ressortir les tableaux, les estampes encadrées, les lustres et autres objets dont on enrichit les salons.

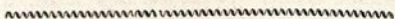
Le menu-peuple qui n'est pas assez riche pour se procurer des *esteras*, y supplée par des paillassons de feuilles

de palmier. Ils y étendent pendant la nuit les matelas qui leur servent de lit. Pendant le jour les femmes s'y tiennent accroupies, car elles font rarement usage de chaises. Cette méthode est un des vestiges des mœurs asiatiques que les Maures ont laissées en Portugal. Presque toutes les femmes s'assoient de cette manière dans les églises, et même à la cour.

Dans les appartemens des princesses il n'y a de sièges que pour les personnes de la famille royale. Lorsque les dames de leur suite obtiennent la permission de s'asseoir, elles sont obligées de s'accroupir sur le plancher, en se tenant sur les talons.

Les paillassons et les esteras sont colportés dans les rues de Lisbonne par des marchands qui vendent en

même-temps des balais, des paniers, et des éventails à souffler le feu, nommés *abanadores*. Tous ces ustensiles sont de feuilles de palmier, et se fabriquent dans la province des Algarves.



## THÉÂTRE PORTUGAIS.

## DIVERTISSEMENS DE LISBONNE.



LE théâtre portugais occupe le dernier rang parmi les théâtres modernes de l'Europe. Les drames des Hollandais et des Danois l'emportent de beaucoup sur ceux de ce pays.

Une fausse idée de décence a écarté les femmes des spectacles de Lisbonne. Rien de plus repoussant pour les étrangers que de voir les rôles de reines, de grandes princesses, d'amoureuses, de suivantes et même d'ingénues, remplis par des hommes qui ne sont pas toujours imberbes.



Cependant ils ont une voix délicieuse.

Le répertoire se compose en grande partie de traductions de pièces espagnoles, françaises ou anglaises, et surtout de nos opéras-comiques.

Le théâtre de Carlos où l'on joue l'opéra, et le théâtre *do Salitre* sont les deux principaux de Lisbonne. Ce dernier est situé dans une rue étroite et a la plus misérable apparence. Il n'en faudroit pas davantage pour en éloigner les personnes de condition.

Aussi les gens riches préfèrent-ils faire venir chez eux des *improvisateurs* ou bouffons, lesquels composent sur-le-champ sous le nom de *motos* ou de *glozas* de petites pièces de vers.

Les beaux esprits se piquent de la facilité d'improviser ; et à la vérité il

n'y a pas à cela un grand mérite ; on n'est presque jamais embarrassé pour trouver la rime. La principale difficulté que l'on se propose est de faire revenir à la fin de chaque stance le *mot donné* qui est le sujet de la pièce.

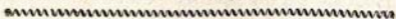
Quand il se trouve un improvisateur dans une société, et qu'il cause avec une dame, il l'arrête brusquement sur un mot qu'elle vient de prononcer en s'écriant *la vay*. C'est un avertissement pour annoncer à la société qu'il est prêt à composer une pièce de vers sur le dernier mot qu'on a entendu. Il n'est pas impossible qu'un bon nombre de ces poètes de société ne se rendent dans un salon, comme M. *Beaufils*, avec leur *improvisation faite d'avance*. Ils n'ont besoin que d'attendre quelque temps jus-

qu'à ce qu'on prononce des mots sur lesquels ils ont des sujets tout préparés.

Les refrescos des Portugais comme ceux des Espagnols sont remarquables par la sobriété extrême qui y préside. On n'y prend guères que des glaces, du chocolat, des dragées et des confitures, le tout arrosé de grands verres d'eau, où l'on fait fondre du sucre candi.

Le peuple de Lisbonne est passionné pour les combats de taureaux. Nous n'en parlerons point, parce que nous serions obligés de répéter ce que nous avons dit dans un des chapitres de l'Espagne.

---



## CONFRÉRIES.

## FÊTE DU SAINT-ESPRIT.

---

ON pourroit mettre au nombre des divertissemens du peuple portugais, ces pieuses cérémonies, ces processions solennelles pour lesquelles les habitans, soit des villes, soit des villages, montrent un enthousiasme singulier.

Aussitôt que la solennité de Pâques est venue mettre un terme aux jeûnes, à l'abstinence et aux autres austérités du carême, les plaisirs que ces temps de pénitence avoient bannis, reparaissent en foule,

D'un côté, les théâtres fermés pendant la sainte quarantaine sont r'ouverts, et souvent les mêmes voix qui dans les concerts spirituels avoient harmonieusement soupilé les chants sublimes de l'église, viennent enchanter l'oreille et corrompre peut-être l'imagination par des airs moins graves. Ces divertissemens profanes sont le partage exclusif des classes aisées de la société.

D'un autre côté, le menu-peuple s'est ménagé des plaisirs qui sont plus à sa portée, et surtout moins dispendieux.

Les diverses confréries s'occupent d'abord de rassembler de l'argent pour célébrer la fête de la Pentecôte, qu'on appelle la Pâque du saint Es-

prit (*a Pascoa do Espírito Santo*).

Le jour de la quête arrivé, plusieurs confrères se revêtent de l'habit de cérémonie, qui est une espèce de carrick par-dessus leur vêtement ordinaire. L'un d'eux porte un étendard de satin rouge sur lequel est brodée en soie blanche la colombe mystérieuse, sous l'apparence de laquelle la troisième personne de la Trinité se manifesta au baptême du Christ sur les rives du Jourdain. Les autres confrères ont à la main des sacs ou des paniers ; quelques-uns battent du tambour, jouent de la cornemuse ou pincent de la guitare. Tout en exécutant des airs populaires, ils s'avancent de maison en maison, et reçoivent de toutes parts de l'argent, des



*Paysan de Corres-Vedras.*





œufs, des pigeons, des poulets, etc. Moyennant ces rétributions on obtient la faveur de baiser l'étendard béni.

Tous ces objets sont vendus à une espèce d'encan qui a lieu le dimanche au sortir de l'office divin. Le produit en est employé aux dépenses des costumes et des décorations.

Quand le pieux cortège passe devant un cabaret, il n'est pas rare que les confrères y entrent pour se rafraîchir, mais ils ont soin de laisser l'étendard à la porte.

Au reste ils ne font que céder à un besoin impérieusement commandé par la chaleur de la saison ; ils boivent avec une modération extrême. Nous avons déjà eu occasion de vanter la sobriété des Portugais. Ils re-

gardent l'ivresse comme le plus avilissant de tous les vices; l'injure la plus grossière que puisse recevoir un homme de ce pays, c'est d'être appelé *bebedo*, *ivrogne*!

---

## CONDITION DES PAYSANS

PORTUGAIS.

HABITANS DE TORRES-VEDRAS.

---

**D**ÉLIVRÉS depuis long-temps du joug odieux de la féodalité, les paysans portugais vivent heureux et contents de leur sort.

Ils sont d'une constitution vigoureuse, quoique leur nonchalance naturelle ne leur permette presque jamais de déployer toute leur force.

C'est aux environs de Torres-Vedras que se trouvent les plus beaux hommes du Portugal (1). Ils sont en

---

(1) Voyez la planche en regard.

général d'une taille moyenne, mais bien proportionnée; quoique leurs traits soient assez réguliers, leurs yeux noirs, les tresses de cheveux qui couvrent une partie de leur visage et le rembrunissement de leur teint leur donnent un air farouche.

L'habillement ordinaire des hommes consiste en une veste jetée le plus souvent sur l'épaule, un gilet rouge et une culotte bleue fort courte par dessous laquelle passe l'extrémité du caleçon.

Un bonnet de laine rouge ou un large chapeau à trois cornes composent la coiffure des hommes, et on les voit rarement sans un long bâton à la main.

Le costume des femmes consiste en une camisole et une jupe très-courte.

Elles se coiffent d'un bonnet pointu, et d'un simple mouchoir.

L'extérieur des cabanes est fort agréable à la vue. Les murailles sont récrépiées et d'une blancheur éblouissante; les sarmens flexibles et les pampres verdoyans de la vigne en couvrent la plus grande partie. Mais l'intérieur de ces habitations, si riantes, quand on les considère de loin, est d'une saleté révoltante.

Les paysans portugais et espagnols n'ont pas d'autre ambition que de faire embrasser à un de leurs fils la carrière ecclésiastique, et de mettre une de leurs filles au moins dans un couvent. Ils font pour cela de sévères économies, afin de se procurer l'argent nécessaire. Non-seulement ils ont pour but d'élever leurs enfans

au-dessus de leur condition, mais ils croient faire par là une œuvre méritoire, et s'assurer des droits à la félicité éternelle.

Ceux de ces hommes grossiers qui ne peuvent obtenir l'éducation suffisante pour être admis dans un séminaire, ou qui ne sont pas assez riches pour se faire recevoir dans un couvent, ne manquent pas du moins de s'associer à quelque pieuse confrérie. Ils quittent fréquemment leur charue, leurs travaux les plus pressans, pour prendre part aux solennités dont il a été question dans le précédent chapitre.

---

## FINANCES. PAPIER-MONNOIE.

UN écrivain portugais a comparé son pays à une sorte d'araignée, qui a le corps allongé avec des pattes longues et foibles qui s'étendent à une énorme distance, mais qu'elle est presque incapable de mouvoir.

En effet les avantages du commerce étranger, la possession de riches colonies dans les deux mondes ne se font guères sentir dans le cœur du royaume.

On pourroit souvent hasarder un jugement sur la prospérité financière d'une nation par la seule considéra-

tion de ses monnoies de compte pour les besoins usuels du commerce et de la vie sociale.

Les Anglais comptent par livres *sterling*, qui valent à-peu-près vingt-cinq francs ; aussi l'élévation du prix de toutes choses est-elle prodigieuse à Londres.

Nous comptons volontiers par écus et par louis d'or, afin d'éviter les longues énumérations de sommes en francs ou en livres tournois ; les Espagnols comptent par piastres fortes, de même que les Américains comptent par *dollars*, les Allemands et les peuples du nord par *thaler*, par *rix-dalles* et par *roubles*. Les Portugais seuls entre toutes les nations, ont adopté une monnaie de compte d'une exiguité excessive.



Quoiqu'il existe dans ce royaume des pièces d'or et d'argent d'un assez gros volume, les comptes les plus étendus de banque et de finance se font en reis. Il en faudroit plus de huit mille pour faire un marc d'argent. La valeur intrinsèque de mille reis est six francs vingt centimes. Ainsi un de nos centimes vaut à-peu-près les deux tiers d'un reis de Portugal.

Les monnoies d'or sont :

|                                         |     |
|-----------------------------------------|-----|
| Le doublon ( <i>dobraon</i> ) de vingt- | fr. |
| quatre mille reis, représentant         | 170 |
| Le demi-dobraon . . . . .               | 85  |
| Le joannès de six mille quatre          |     |
| cents reis . . . . .                    | 45  |
| Le moëdor ou lisbonnine de qua-         |     |
| tre mille huit cents reis . . .         | 34  |

L'écu d'or (*escudo*) de mille six

cents reis . . . . . 11

La monnaie d'argent consiste principalement en cruzades neuves de quatre cent quatre-vingt reis chacune, et qui valent près de trois francs.

Ce fut à Oporto que l'on frappa les premières monnaies. On fut obligé de faire venir des ouvriers des pays étrangers. La plus ancienne que l'on ait conservée est de la fin du douzième siècle ; c'est une petite pièce d'or de la valeur de cinq cents reis. On y voit le roi don Sanche I<sup>er</sup>., à cheval et armé.

Les doublons d'or que l'on frappa en 1357, sous le règne de Pierre le Cruel, étaient presque sans alliage.

Aujourd'hui la fabrication des monnaies est fort imparfaite en Portugal.

Quoique l'alloy en soit excellent, l'empreinte est fort mal exécutée, et cela contribue singulièrement à faciliter les entreprises des faux monnayeurs.

Les espèces actuellement circulantes sont à l'effigie de la reine; avant 1777, et du vivant de son époux don Pèdre, leurs images étaient réunies. On y remarque cette légende *Maria I et Petrus III D. C. Port. et Alg.* REGES, 1777. C'est-à-dire, Marie I<sup>re</sup>. et Pierre III Rois de Portugal et des Algarves, 1777. Cependant Don Pèdre n'étoit point une tête couronnée, sa femme seule étoit en possession du trône.

Le secret des finances du Portugal est difficile à pénétrer. Le duc du Châtelet prétend que les revenus de ce royaume

me étoient en 1706 de vingt-huit millions de cruzades, et qu'ils se sont élevés en 1777 à quarante millions, (environ cent vingt millions de francs.)

Raynal ne les estime qu'à un peu plus de seize millions de cruzades. Dumourier les porte à vingt-trois millions; et Murphy assure que les recettes varient de vingt-quatre à trente-deux millions de cruzades.

Les dépenses excédant habituellement les recettes, la dette publique qui étoit déjà en 1774 de vingt-huit millions de cruzades, s'est beaucoup augmentée depuis. En 1801, on a fait tout-à-coup un emprunt de douze millions de cruzades, sans s'occuper d'un fonds d'amortissement.

On fut obligé, il y a peu de temps,

de créer un papier monnoie sous le nom d'*apolicès*. Ces effets royaux portant un intérêt de six pour cent, furent admis forcément pour moitié dans tous les paiemens.

L'apparition d'une multitude de billets faux augmenta encore la défiance que tout papier-monnoie, non payable à bureau ouvert, et ayant cours forcé, doit inspirer par lui-même.

Ce papier étoit si facile à contrefaire que l'on arrêta à Lisbonne un maître d'écriture qui étoit parvenu à l'imiter avec le seul secours de la plume. Le roi fit grâce à ce malheureux.

L'introduction du papier-monnoie ne fut utile qu'aux agioteurs. Ce fu-

rent surtout des Maltais qui exercèrent d'abord cette branche d'industrie, et le nom de *Maltais* est resté à tous les *changeurs* indistinctement, quoiqu'il y en ait fort peu qui soient de l'île de Malte. Ce sont presque tous des Juifs nationaux ou étrangers, ou des hommes de la lie du peuple, derrière lesquels se cachent d'avidés capitalistes.

Les environs du trésor royal, de la bourse, de l'hôtel des monnoies, des bureaux de la poste et les places publiques les plus commerçantes de Lisbonne, présentent le même spectacle qu'offroit autrefois le fameux perron au Palais Royal à Paris. On y voit nombre de marchands d'argent, tenant à la main des sacs d'écus qu'ils

font sonner avec force pour attirer l'attention des passans.

Raynal frappé de l'extrême abaissement des finances et du commerce du Portugal, livré au monopole étranger, s'est servi pour exprimer cette idée d'une de ses hyperboles ordinaires.

« Ce n'est plus, dit-il, qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent et se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré.

« Cependant les nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort d'une contrée sans défense. »

Espérons qu'un ordre de choses plus favorable va renaître pour le Portugal comme pour le reste de l'Europe, rendue aux bienfaits de la paix des sciences et des arts.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIEME,

---

|                                       |      |    |
|---------------------------------------|------|----|
| DESCRIPTION du Portugal.. . . .       | Pag. | 1  |
| Topographie du Portugal.. . . .       |      | 4  |
| Manière de voyager. . . . .           |      | 10 |
| Chariots . . . . .                    |      | 19 |
| Chevaux portugais. . . . .            |      | 27 |
| Province d'Entre-Douro et Minho . . . |      | 32 |
| Province d'Alemtéjo. . . . .          |      | 43 |
| Mendians portugais. Hôpitaux.. . . .  |      | 51 |
| Province des Algarves. . . . .        |      | 64 |
| Province de Traz-os-Montès . . . . .  |      | 67 |
| Culture de la vigne. . . . .          |      | 71 |
| Province de Beira . . . . .           |      | 76 |

|                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Ville de Coïmbre et son université. P.                                                  | 79  |
| Environs de Coïmbre. Inès de Castro.                                                    | 85  |
| Ville de Guarda . . . . .                                                               | 88  |
| Costumes de la province de Beira . .                                                    | 91  |
| Estremadoure portugaise. . . . .                                                        | 97  |
| Aqueduc d'Alcantara. . . . .                                                            | 109 |
| Description de Lisbonne. . . . .                                                        | 120 |
| Tremblement de terre du 1 <sup>er</sup> novem-<br>bre 1755 . . . . .                    | 130 |
| Gouvernement portugal. Cours de<br>justice . . . . .                                    | 136 |
| Audience du prince. . . . .                                                             | 149 |
| Mœurs des anciens portugais. Aperçu<br>de leurs établissemens commer-<br>ciaux. . . . . | 155 |
| Caractère des Portugais. . . . .                                                        | 162 |
| Noblesse. . . . .                                                                       | 163 |
| Bourgeoisie . . . . .                                                                   | 179 |
| Police de Lisbonne . . . . .                                                            | 183 |
| Mœurs des gens du peuple. . . . .                                                       | 187 |
| Bateliers et marchands de poissons.                                                     | 192 |
| Boulangères portugaises. . . . .                                                        | 199 |

|                                             |            |
|---------------------------------------------|------------|
| <b>Théâtre portugais. Divertissemens de</b> |            |
| Lisbonne. . . . .                           | Pag, 206   |
| <b>Confréries. Fête du St.-Esprit . . .</b> | <b>210</b> |
| <b>Condition des paysans portugais. Ha-</b> |            |
| bitans de Torres - Vedras. . . . .          | 215        |
| <b>Finances. Papier-Monnoie.. . . .</b>     | <b>219</b> |

*Fin de la Table du 6<sup>e</sup>. volume.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637  
U.S.A.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



48 (de 54) págs. color

6 vols.

(05)

FESP



**Biblioteca Regional  
de Madrid Joaquín Leguina**



\*1357703\*

